





Martin Luther King

DU MÊME AUTEUR

Homérique Amérique  
*Seuil, 2008*

Poor White Trash  
La pauvreté odieuse du Blanc américain  
*Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011*

De quelle couleur sont les Blancs ?  
Des petits Blancs des colonies au racisme anti-Blancs  
(dir. avec Thierry Leclère)  
*La Découverte, 2013*

*SYLVIE LAURENT*

# Martin Luther King

Une biographie intellectuelle et politique

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-116622-4

© Éditions du Seuil, mars 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Prologue

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Paul Verlaine, « Mon rêve familial » (1866)

Son regard est défiant. Il suggère que l'attente n'a que trop duré, qu'il est temps de tenir parole. Les bras croisés, un brin agacée, la silhouette somme celui qui l'envisage de respecter un engagement tacite, dont la feuille de papier roulée qu'il tient dans sa main semble attester. On ne sait quel est ce document irrécusable, la Bible peut-être ? À moins qu'il ne s'agisse de la Constitution des États-Unis ou tout simplement de l'ébauche d'un discours à venir ?

La mise en demeure que l'on entend presque distinctement sourdre de l'effigie de pierre de Martin Luther King Jr. suscita le mécontentement de bien des commentateurs lors de l'inauguration du mémorial en 2011. « Trop querelleur », jugèrent les observateurs, qui voulaient que la statue blanche aux teintes rosées représente le militant noir dans sa bienveillance toute chrétienne et sa tempérance toute américaine. Géant de près de dix mètres de haut, le monument est bucolique, se reflétant dans l'eau qui bruit à son pied et doucement balayé par les feuilles des deux cents cerisiers plantés pour l'occasion. D'ailleurs, ce mémorial de pierre ne représente pas le pasteur *in abstracto* mais fossilisé dans un moment précis de l'histoire nationale : ce King-là est celui qui, en 1963, sur les marches du mémorial d'Abraham Lincoln dont il est désormais le voisin sur cette allée fameuse de Washington, parla de son rêve. « I have a dream », texte canonique de la geste américaine, est l'un des discours les plus cités et les plus lus du pays, et des fragments de celui-ci sont gravés sur les bas-côtés du monument. À leur lecture, le visiteur entendrait presque la voix chère du héros noir, qui s'est certes

tue brutalement le 4 avril 1968, mais dont résonnent encore les accents lyriques de 1963.

Cette année-là, devant un quart de million d'Américains rassemblés dans la capitale pour obtenir la justice, le leader du mouvement des droits civiques, pasteur du Sud dévoué depuis près de dix ans à faire entendre la cause noire à un pays sourd, haussa la voix. Lâchant ses notes, le dernier orateur de cette journée chaude et éprouvante se lança dans une tirade qui n'était improvisée qu'en apparence. Il avait bien des fois testé la force rhétorique de son invocation d'un rêve, celui qu'il fit un jour et qu'il voulait croire prémonitoire. Ce rêve parle de fraternité et d'unité nationale, des idéaux de la nation américaine et de la justice de ses principes. Aujourd'hui encore, les écoliers américains récitent ce credo émouvant et mémorable :

Je fais le rêve qu'un jour sur les collines rouges de Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je fais le rêve qu'un jour même l'État du Mississippi, un État qui étouffe dans la fournaise de l'injustice, qui étouffe dans la fournaise de l'oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.

Je fais le rêve que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau mais sur la nature de leur caractère.

Je fais aujourd'hui un rêve !

Je fais le rêve qu'un jour au fond de l'Alabama, où les racistes sont des brutes, où le gouverneur a la bouche pleine des mots « interposition » et « nullification » [procédure d'invalidation d'une décision de justice], qu'un jour, là en Alabama, les petits garçons noirs et les petites filles noires pourront se prendre par la main avec les petits garçons blancs et les petites filles blanches comme des frères et sœurs.

Je fais aujourd'hui un rêve !

Le songe de Martin Luther King sonne comme un rêve familial à la nation américaine. Depuis les années 1930, en effet, on parle communément du « rêve américain », cette promesse de réussite que le pays fait à chacun<sup>2</sup>. Ailleurs dans le discours, King utilise la métaphore de la montagne du désespoir et de la pierre de l'espoir. C'est ainsi qu'il est pétrifié, sa statue étant arrachée au bloc figurant la montagne désespérante. Sa silhouette se détache telle la roche prometteuse. Les

citations choisies, après une scrupuleuse sélection, relèvent toutes du registre de l'amour. Amour du prochain. Amour de la nation<sup>3</sup>.

L'année précédant sa mort brutale, le sociologue Robert N. Bellah avait mis au jour l'idée d'une « religion civile » américaine, cette sacralité que les États-Unis accordent à leurs textes fondateurs et qui les pousse à un culte civique relevant du rituel et de la liturgie<sup>4</sup>. Célébrer la transcendance de la citoyenneté, idée rousseauiste qui n'est pas étrangère à la France<sup>5</sup>, prend outre-Atlantique une coloration hautement patriotique. L'exceptionnalisme d'une nation qui se vit comme un nouvel Israël ne souffre aucune aspérité de sa mémoire : elle est promise à avancer vers le progrès et Martin Luther King, désormais érigé au rang de Père fondateur de la nation (dès 1983, un jour férié lui est consacré), ne peut qu'annoncer et peut-être même incarner cet accomplissement prophétique. Lieu de mémoire s'il en est, le discours de Martin Luther King du 28 août 1963 est devenu la métonymie non seulement du destin de son auteur mais également de la nation entière. Un descendant d'esclaves, porte-parole d'une minorité toujours assujettie, a clamé aux yeux du monde qu'il croyait farouchement en l'Amérique. Il affirma, comme avant lui le président Abraham Lincoln sur les ruines fumantes du champ de bataille fratricide de Gettysburg<sup>6</sup>, que le pays sortirait grandi de la souffrance, plus uni après l'épreuve. Le contrat social serait renouvelé.

Si l'expiation nationale avait un visage, elle aurait celui du mémorial de Martin Luther King Jr., sis depuis octobre 2011 dans l'allée des grands hommes, dans le parc de Potomac Ouest, Panthéon solennel où King est entouré par le mémorial de Thomas Jefferson et celui de Franklin Delano Roosevelt. L'exigence qui se dégage de la silhouette de granit blanc, bien plus pierre d'attente que pierre de l'espoir, est donc ensevelie sous la réécriture commémorative. Le regard panoptique qu'elle tourne vers l'Amérique semble sans objet, ne scrutant ni Jefferson le propriétaire d'esclave tel qu'initialement prévu ni le visiteur. Les inscriptions sélectionnées traduisent la censure mémorielle. Les deux premiers tiers du discours font l'objet d'une ellipse opportune et nulle part n'est évoquée la puissante métaphore du « billet à ordre » ou « chèque sans provision » que l'Amérique a signé aux Noirs en leur accordant la pleine citoyenneté deux siècles plus tôt et qu'elle n'a toujours pas honoré. La réduction du combat d'un dissident au rang de rêve suppose que l'on prive le plaidoyer de ses griffes et qu'on feigne de le lire comme la fiction d'un avenir radieux.

« Que l'Amérique soit le rêve que les rêveurs ont rêvé ! » avait écrit en 1936 le poète communiste noir Langston Hughes<sup>7</sup>. Car le rêve est aussi une profession de foi subversive, une vision à la fois politique et poétique. Rester au stade onirique est vain, le but du rêve est d'être l'annonciation d'un idéal qui sera réalisé. Loin d'être la sédation discursive qui sied à la célébration patriotique, l'injonction de King de réaliser le rêve fut, comme pour Hughes, le rappel acerbe qu'un contrat primordial, prétendument sacré, avait été signé entre les fondateurs de l'Amérique et son peuple. Ce serment démocratique, dont l'un des termes affirmait que « tous les hommes sont nés libres et égaux », n'est pas moins inflexible que le contrat primordial passé entre Dieu et les pèlerins qui fondèrent le pays. Ils sont gravés dans le marbre de la loi. À l'appui de la Déclaration d'indépendance de 1776 et de la Constitution des États-Unis, adoptée douze années plus tard, King rappela toute sa vie le pays à ses engagements. Dans son dernier discours, donné à Memphis en 1968, il exprime la même idée qu'en 1963, mais sans laisser prise à l'équivoque :

Tout ce que nous disons à l'Amérique est : « Sois fidèle à ce que tu as inscrit sur le papier. »

Si je vivais en Chine ou même en Russie, ou tout autre pays totalitaire, peut-être pourrais-je comprendre le démenti de certains principes primordiaux du Premier Amendement, car là-bas ils ne s'y sont pas engagés.

Mais j'ai lu quelque part qu'on avait le droit à la liberté de réunion.

J'ai lu quelque part qu'on avait le droit à la liberté d'expression.

J'ai lu quelque part qu'on avait le droit à la liberté de la presse.

J'ai lu quelque part que la grandeur de l'Amérique c'est le droit de protester pour ses droits. Et donc je dis simplement que nous ne laisserons aucune injonction nous détourner [de notre chemin]. Nous allons continuer<sup>8</sup>.

L'histoire américaine est celle d'une nation qui, née de la révolution (nom qu'elle donne à sa guerre d'indépendance face à la Grande-Bretagne), se proclama première démocratie du monde. Ses textes fondateurs, ceux-là même que King brandit, sont il est vrai des déclarations de liberté et d'égalité sans précédent. Douze ans avant la France, les colonies d'Amérique, inspirées par John Locke et les libertés anglaises, affirment que « tous les hommes naissent libres et égaux en droit » et qu'ils sont « doués de droits inaliénables ». On crut, en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle

tourmenté, y lire la feuille de route d'une démocratie radicale, qui universaliserait véritablement les droits de l'homme et qui s'apprêterait à intégrer tous les individus au contrat social. Mais, moins encore que la Révolution française qui lui succéda, la Révolution américaine n'appliqua pas à tous les hommes (et toutes les femmes) l'exceptionnelle égalité que les hommes blancs s'étaient accordée entre eux. En lieu et place d'un régime de justice, la nation américaine se construisit comme un oxymore, une oligarchie égalitaire, une *Herrenvolk democracy*, c'est-à-dire une démocratie valant seulement pour le « peuple des seigneurs »<sup>9</sup>. Ces derniers, les hommes libres, donc blancs, se sont insurgés contre la domination monarchique. Ils ont affirmé dans les années 1770 qu'en aucun cas ils ne pourraient tolérer que la Couronne anglaise continue à réduire ses terres d'outre-Atlantique « en esclavage ». Il était hors de question pour les colons américains, selon les mots du futur président américain John Adams, d'être traités « comme des nègres<sup>10</sup> ». Comme Adams, les présidents des États-Unis qui furent élus dans les trente premières années de la nouvelle nation, ainsi que les théoriciens de la souveraineté américaine, connaissaient le sens de la métaphore : ils étaient tous propriétaires d'esclaves.

L'invention de la démocratie américaine repose donc sur ce que certains nomment pudiquement un paradoxe, un dilemme, un faux-semblant, voire une contradiction<sup>11</sup>. Pas plus Thomas Jefferson, auteur de la phrase mémorable de la Déclaration d'indépendance, que John Locke lui-même<sup>12</sup> ne voyaient de contradiction entre l'exploitation lucrative des esclaves africains dont tous deux bénéficiaient personnellement et la proclamation à visée édifiante de l'unicité de la démocratie égalitariste américaine, choisie par un Créateur qui ne fait aucune distinction. Le Français Alexis de Tocqueville, impressionné plus que tout autre par la « passion de l'égalité » et l'« égalisation des conditions » remarquables dont il fut témoin lors de son voyage aux États-Unis en 1831, constate la présence embarrassante de ces millions d'hommes et de femmes enchaînés qui font la richesse du pays. Mais, précise-t-il, ni les Noirs ni d'ailleurs les Indiens n'entrent dans son étude : « Ils sont américains sans être démocratiques et c'est surtout la démocratie dont j'ai voulu faire le portrait<sup>13</sup>. » Pourtant, les esclaves entendirent eux aussi résonner les cloches de la liberté au moment de la Révolution et de la revendication d'égalité des colons qui envisageaient une utopie démocratique libératrice. L'un des tout premiers « *insurgents* » à mourir pour l'indépendance des treize colonies fut un esclave du nom de Crispus Attucks, tombé pour

le drapeau étoilé le 5 mars 1770. Nul champ d'honneur pour ce dernier : les révolutionnaires ne pouvaient reconnaître la contribution civique de ceux qu'elle conçoit désormais comme en deçà de la condition d'homme.

L'invention de la « race » fut en effet l'instrument qui permit opportunément de résoudre cette ambiguïté inaugurale : les Noirs ne sont *naturellement* pas destinés à faire partie du contrat social. Spécificité propre aux États-Unis, le déterminisme racial condamne à la servitude perpétuelle. Chacun comprend bien la nature contradictoire du jeune régime. L'idéologie raciale américaine est une théorie *ad hoc* : elle rend inconcevable la citoyenneté d'une population conçue pour servir et dont l'émancipation porterait préjudice à l'équilibre de la jeune République. Même les Noirs libres sont relégués aux marges de la vie civique. La justification essentialiste, bien vite reconnue par la loi, permet à la nation de prospérer et d'avancer vers sa construction institutionnelle. Sud et Nord, planteurs et industriels, s'entendent sur ce point. La croissance économique vertigineuse du pays, dont bénéficie largement la Grande-Bretagne, est adossée à une main-d'œuvre servile – un demi-million au lendemain de l'Indépendance, quatre millions un siècle plus tard. Le droit de propriété est, conformément à la philosophie éclairée du siècle, un droit supérieur aux droits humains. Mais, d'emblée, les Noirs d'Amérique et leurs défenseurs ont dénoncé le mensonge d'une démocratie confisquée. Abolitionnistes, esclaves en fuite, transcendentalistes et quakers ont exprimé leur « dissentiment <sup>14</sup> », dissidence irréductible vis-à-vis d'un État criminel qui piétine son idéal démocratique en aliénant les Noirs. Sous la démocratie, l'outrage, sous le christianisme, la duplicité, sous la Déclaration d'indépendance et la Constitution égalitariste de 1787, le racisme <sup>15</sup>.

C'est avec une foi à bien des égards inouïe dans les principes égalitaires proclamés aux premières heures de la Révolution d'indépendance que, de Crispus Attucks à Martin Luther King, les Noirs d'Amérique ont rappelé au « pays de la liberté » qu'il était un projet avorté, une promesse trahie ou, pour reprendre la métaphore vite oubliée de King en 1963, un « chèque » sans ordre qu'il était plus que temps d'honorer. Faute d'être en règle avec son texte primordial, la nation américaine n'a pas terminé sa révolution. Une deuxième phase, imposant l'universalité réelle, doit advenir. Si, pour les classes dirigeantes du pays, celle-ci s'est arrêtée le 4 juillet 1776, pour les insubordonnés noirs, il faut la repenser, la reprendre et l'achever.

Le long conflit qui marque le siècle suivant est d'une certaine façon cette résurgence brutale. Le déni d'elle-même insoutenable d'une démocratie compromise avec l'odieuse institution rend inéluctable la Guerre civile qui éclate en 1861 et ne se terminera qu'en 1865. Cette « guerre de Sécession », comme on la nomme en France, doit être lue comme un épisode nécessaire du « bloc révolutionnaire <sup>16</sup> » américain. Le dilemme de l'esclavage ne se résout qu'au terme de quatre années d'un conflit sanglant et fratricide, inévitable pour régler l'aporie. S'il n'y eut ni échafaud ni massacre collectif pendant la Guerre d'indépendance, donnant l'idée d'une civilité révolutionnaire bien plus grande de ce côté-ci de l'Atlantique <sup>17</sup>, la Guerre civile connut ses charniers, son sectarisme, ses tribunaux d'exception et ses fractures culturelles irréductibles. 620 000 hommes périrent pour l'idée qu'ils se faisaient de la liberté américaine. Le sud du pays, qui refusait coûte que coûte que liberté et égalité s'appliquent aux Noirs, fut vaincu, ravagé, occupé militairement, et les esclaves ne furent libérés de leurs chaînes que par le décret d'un président doté des pleins pouvoirs. Si la redistribution autoritaire des terres ne fut pas aussi ample qu'espérée par les « Jacobins américains » (ainsi furent surnommés les Républicains radicaux <sup>18</sup>), l'ancien régime et son économie de plantations furent démantelés. L'esclavage fut aboli et les Noirs émancipés furent enfin reconnus comme des citoyens de plein droit au lendemain du conflit par la modification de la Constitution. Karl Marx, qui suivait de près cette déflagration et témoigna de son soutien par une lettre personnelle à Abraham Lincoln, la qualifia de « moment révolutionnaire dont l'impact bénéficiera au monde entier <sup>19</sup> ».

La longue révolution américaine, qui prend sa source dans la revendication d'égalité abstraite et universelle de tous les hommes, est désormais digne de ses principes. Mais la contre-révolution est à l'œuvre et, dès les années 1870, la réaction efface les progrès de l'histoire. Ce que l'on a appelé la période de Reconstruction, état d'exception visant à la rééducation morale du Sud esclavagiste mais aussi à une redistribution équitable des richesses, de la terre et du pouvoir politique en faveur des Noirs, s'évanouit faute de combattants. Le Sud, dont la richesse et surtout le poids politique lui octroient une voix prééminente à Washington, impose sa restauration raciale à un Nord timoré qui sacrifie les ambitions révolutionnaires d'égalité raciale sur l'autel de l'unité nationale. Les opposants au racisme, à la ségrégation et à la discrimination, les militants noirs au premier chef, mis sous le joug, sont désormais les sans-culottes légitimistes d'une révolution dévoyée.

L'insurrection menée par les Noirs américains lors de la période de résistance active dite « des droits civiques » et qui couvre une longue période de dissidence<sup>20</sup> est donc le resurgissement d'une question démocratique irrésolue et toujours en suspens. Les textes de loi affirment une liberté virtuelle soustraite par les puissants. La révolution noire est donc l'une des rares dans l'histoire du monde à être loyaliste, appuyée sur la Constitution même du pays qui assujettit ses partisans. Ce sont eux qui, à la façon des prophètes mettant en garde contre les déviances, pointent les errements, exigent éthique et vertu et appellent le pays à retrouver la lettre du contrat primordial<sup>21</sup>. La stratégie non-violente qui, des marches désobéissantes aux *sit-ins*, marque la décennie 1955-1965 correspond à cette dialectique paradoxale : les lois injustes sont enfreintes au nom de lois supérieures et le caractère pacifique des protestataires atteste que, loin d'une démarche anarchiste, ils font preuve d'engagement démocratique<sup>22</sup>. Le pasteur Martin Luther King Jr., qui porta la lutte noire pendant les quatorze années que dura son combat, obtint que la grande révolution nationale débutée en 1776 fût enfin accomplie lorsqu'en 1964 et 1965 les lois votées par le président Lyndon Johnson rendirent aux Africains-Américains leur pleine citoyenneté. La discrimination et la privation du droit de vote, qui avaient été vainement proscrites un siècle plus tôt au lendemain de la Guerre civile, sont combattues par l'État fédéral, qui ne laissera plus ses provinces du Sud agir à leur guise. La couleur de la peau des citoyens des États-Unis ne devra désormais plus déterminer la place que le pays leur assigne et le gouvernement, parlant au nom de la souveraineté nationale, se met en conformité avec le dogme primordial de l'an 1 de la République américaine – « tous les hommes sont libres et égaux en droit » et « doués de droits inaliénables ». Le vote des lois sur les droits civiques et sur le droit de vote est historique.

Par le mémorial albâtre inauguré par Barack Obama en 2011, on place donc Martin Luther King dans une logique mémorielle ambiguë : il est célébré aux côtés de révolutionnaires qui furent esclavagistes, comme la figure de leur rédemption, et comme celui qui parachève le mouvement émancipateur inévitable, eschatologique, qu'ils avaient inauguré. Il est fossilisé en icône de la communion nationale. L'adresse du mémorial de King, 1964 Independence Avenue, ne laisse aucun doute sur le tour de passe-passe mémoriel qui fait de 1964 la fin d'un long cycle d'accomplissement démocratique. Puisque King lui-même évoqua Thomas Jefferson et Abraham Lincoln, puisqu'il appela la nation

à s'unir autour de ses valeurs essentielles, ne doit-on pas clore en 1964 le chapitre de la réalisation de l'idéal démocratique ?

Cette lecture fait peu de cas de la vérité historique : sans la dissidence et la révolte constantes des opprimés noirs, nulle liberté n'aurait été accordée. « La liberté ne doit pas être sollicitée, elle doit être arrachée à l'opresseur », répétait King. Il convient également de se souvenir qu'il mourut dans les abîmes de l'impopularité, après une vie marquée par le harcèlement, les menaces de mort, les coups et les insultes. Qu'il fût non violent et farouchement attaché à une tradition de désobéissance civile qui réprouvait jusqu'à l'autodéfense des humiliés et des brutalisés ne diminue en rien la radicalité de sa parole insurrectionnelle. Puisant dans la tradition maquisarde de l'Église noire américaine, nourri de la pensée d'un Thoreau qui se fait dissident de son propre État en refusant d'obéir à ses règles sociales entachées du péché de l'esclavage, et instruit par le pouvoir émancipateur de la stratégie de l'« amour-force » mise en œuvre par Gandhi, il veut bouleverser le système. Rétablir les acquis *ab ante* n'est que le point de départ d'un renversement beaucoup plus conséquent des valeurs et des cadres normés qui, hors de la sphère politique et légale, structurent la société. Si le rétablissement de l'idéal démocratique des États-Unis auquel il a activement participé correspond à la définition première du mot révolution (du latin *revolutio*, retour au point initial, cycle complet à la façon d'un astre), tel n'est pas l'horizon de Martin Luther King Jr., radical et non-violent révolutionnaire.

Il n'y a ainsi rien de mièvre dans son appel à refonder la société sur les principes de l'amour et de la justice. Son christianisme matriciel lui procure l'espérance qu'un monde nouveau adviendra, mais il veut le changement social et la mise à bas de toutes les sources d'oppression ici et maintenant. Il pense son pays malade et coupable des crimes les plus intolérables au Vietnam. Dans ses essais et ses sermons, il expliquait que « la révolution noire est bien plus qu'une lutte pour les droits des Noirs. Les maux sont interdépendants, le racisme, la pauvreté, le militarisme et l'impérialisme. Ce sont ces fléaux, profondément enracinés dans notre société, qu'il faut abattre <sup>23</sup> ». King n'était pas qu'un réformateur patient, embrassant la démocratie américaine (libérale et parlementaire) pour peu qu'elle accorde aux Noirs le droit de voter et de monter à l'avant des bus. Tout ceci fut obtenu au mitan des années 1960 et c'est là que la mémoire nationale veut le pétrifier. Le pasteur entendait que la justice véritable et la liberté réelle soient établies. Cela suppose pour lui, bien loin des principes sacro-saints des Pères fondateurs, la remise en cause

de la propriété privée. Tout en ne transigeant jamais sur l'impératif éthique de la non-violence, il voulait rebattre les cartes. La démocratie radicale ainsi que certains Américains l'ont envisagée, tels Thomas Paine<sup>24</sup> ou Henry George<sup>25</sup>, que King aime à citer, réclame une équitable distribution des richesses et la lutte contre les appropriations arbitraires. « Qui possède les matières premières dans ce pays<sup>26</sup> ? » interrogeait King, grand procureur d'un système corrompu par l'injustice. Il lui apparaissait clairement que le capitalisme portait en lui-même un ensauvagement moral et la captation des richesses par un petit nombre, condamnant la société américaine à subir le poison des inégalités sociales.

La révolution non plus formelle mais substantielle à laquelle King œuvra ne se limita jamais à la simple reconnaissance « raciale » des Noirs américains par les institutions publiques. La redistribution du pouvoir n'est pas seulement celle, indispensable, des richesses mais également celle des capacités à orienter le destin du pays. La réforme est une maturation, non une rupture, et King la qualifiait de « gradualisme visqueux ». Son désajustement au monde le rendait mélancolique et incapable d'admettre l'inéluctabilité de l'histoire. Son messianisme était révolutionnaire car il brisait une prophétie, la « destinée manifeste » de son pays, pour en offrir une autre : les pauvres, les humiliés, les anciennes nations colonisées et les naufragés de l'économie de marché s'émanciperaient. Son horizon était l'instauration d'une forme inédite de socialisme américain, mâtiné d'un internationalisme des peuples opprimés. Le poète haïtien Jacques Roumain, ami de Langston Hughes, exprimait en 1938 la radicalité et l'universalisme de la tradition noire dans laquelle King s'inscrivait :

Et nous voici debout  
 Tous les damnés de la terre  
 Tous les justiciers  
 [...] Pour en finir  
 Une fois pour toutes  
 Avec ce monde  
 De Nègres  
 De Niggers  
 De sales Nègres<sup>27</sup>

King croyait en la stratégie révolutionnaire de la convergence des luttes, mais au lieu de recourir à l'insurrection armée, mal primordial qu'il voulait extirper à sa racine, les révoltés devaient désobéir à la loi, publiquement, par un soulèvement de masse et, par leur « contre-frottement », selon

le mot de Thoreau, enrayer la machine<sup>28</sup>. Les nouveaux insurgés ont proposé une alternative, acceptant avec le même calme les matraques des policiers que les sarcasmes de ceux raillant l'idéalisme utopique de ces « rêveurs ». Martin Luther King ne fut pas l'homme d'un « rêve » mais l'insoumis qui refusait de laisser son pays en paix tant que l'impérialisme, le capitalisme et le racisme seraient son évangile, fût-il caché sous la rhétorique démocratique de la liberté et de l'égale opportunité offertes à chacun. C'est aux côtés des éboueurs de Memphis qu'il passa ses dernières heures, pour arracher le droit à la syndicalisation, la hausse des salaires et l'établissement d'un droit du travail décent.

Sous le monument commémoratif de Washington qui sert à cette élision de sa parole, il existe une archéologie dissidente, une sous-couche historique que ce livre se propose d'explorer : sur ce lieu même, en effet, le long de cette longue bande de verdure séparant la Maison-Blanche du Congrès, King a organisé une *autre* manifestation et une occupation de l'espace profondément subversive qui fut bien loin du rassemblement consensuel de 1963 : sa « Campagne des pauvres » de 1968, son dernier combat, visait à faire venir les pauvres, de toutes races et de toutes origines géographiques, sur les lieux du pouvoir pour obliger les puissants à renverser le *statu quo* politique, économique et social et à redistribuer le pouvoir selon un principe de justice. Cette marche sur Washington-là fut effacée de l'histoire officielle et de la biographie consensuelle du pasteur, intellectuel et militant américain.

Ce dernier n'aurait guère goûté cet appauvrissement de sa parole, et il aurait sans aucun doute amèrement déploré que la construction du mémorial qui porte son nom fût délocalisée en Chine, où les salaires sont infiniment moindres, pour économiser sur le coût du projet. Le prêchi-prêcha qu'on grava sur son flanc et les exergues tronqués qui firent polémique<sup>29</sup> lui auraient peu convenu. Pourtant, il y a une vérité indéniable dans ce qui se dégage de cette allégorie de l'Amérique telle que la représenta l'artiste chinoise qui réalisa le monument : si le regard de la statue de King est tourné vers l'horizon, si ses bras croisés et son air sévère semblent exprimer une attente insatisfaite, c'est que sa demande de justice s'est perdue non seulement dans les méandres du souvenir mais aussi dans la réalité de l'Amérique contemporaine. Des décennies avant que le sujet occupe le premier plan dans le débat public, il dénonça avec une exceptionnelle modernité le danger des démocraties prospères : comment ne pas s'alarmer, écrivait-il en 1962, qu'ici aux États-Unis « 0,1 % de la population dispose de 50 % des richesses<sup>30</sup> » ?

Comme bien d'autres révolutionnaires, de Che Guevara à Frantz Fanon, King fut reconstruit comme une icône romantique. Les aspérités de sa « voix » gommées, son message est édulcoré, ignoré ou incompris. King fut un militant *et* un pasteur, ou plus exactement un pasteur militant, mais il fut plus que cela : intellectuel dissident et théoricien de l'insurrection non-violente, il nous donne des clés pour comprendre les modalités de révolte qui, au sein de nos démocraties et ailleurs, nous inspirent et nous édifient. Théoricien de la justice sociale, par-delà race et classe, Martin Luther King opéra une extraordinaire synthèse entre christianisme, liturgie noire, non-violence, désobéissance civile et marxisme.

Le redécouvrir dans sa plénitude et sa radicalité mais aussi entrevoir ses échecs et ses approximations donne bien plus à voir qu'un paysage américain marqué par la contestation des années 1960. C'est la longue tradition de la dissidence américaine et de la démocratie radicale qui est redécouverte à travers lui. Son aptitude à dire non fait de King l'un des plus grands insoumis du xx<sup>e</sup> siècle. Ce portrait de Martin Luther King Jr., loin de l'hagiographie, espère donc aussi être une réflexion sur les révolutions inachevées, sur la force de l'insubordination populaire et sur le combat acharné et sans répit à mener contre les inégalités et le déni de la dignité fondamentale de chacun d'entre nous.

PREMIÈRE PARTIE

# Les initiations d'un révolutionnaire chrétien

Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde !  
Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.

Victor Hugo, «Liberté!»,  
*La Légende des siècles* (1859)



<b>5. De la force brute à la force du droit</b> . . . . .	181
Birmingham : l'outrage au monde . . . . .	181
Les masses noires marchent sur Washington . . . . .	196
Johnson et King : la justice à quatre mains . . . . .	205
<b>6. Le prix de la victoire</b> . . . . .	213
Les fêlures d'un homme célébré, harcelé et tourmenté . . . . .	213
Malcolm X ou le frère ennemi . . . . .	220
Selma : reprendre la route . . . . .	226

### TROISIÈME PARTIE

#### Le chemin de croix d'un radical

<b>7. Des droits civiques aux droits de l'homme</b> . . . . .	241
Martin Luther King, entends-tu les cris du ghetto? . . . . .	241
Le Vietnam ou les trois crimes de l'Amérique . . . . .	263
<b>8. Le poison des inégalités sociales</b> . . . . .	283
La Campagne des pauvres ou la Commune américaine . . . . .	283
« <i>I am a man</i> » . . . . .	297
<b>Épilogue</b> . . . . .	307
<b>Notes</b> . . . . .	325
<b>Bibliographie</b> . . . . .	355
<b>Index</b> . . . . .	371



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2015. N° 116621 (00000)  
*Imprimé en France*